

Réalisme et naturalisme



Lecture et analyse d'une nouvelle

Lis attentivement la nouvelle suivante :

LA REMPAILLEUSE

C'était la fin du dîner d'ouverture de chasse chez le marquis de Bertrans. Onze chasseurs, huit jeunes femmes et le médecin du pays étaient assis autour de la grande table illuminée, couverte de fruits et de fleurs.

10 On vint à parler d'amour, et une grande discussion s'éleva, l'éternelle discussion, pour savoir si on pouvait aimer vraiment une fois ou plusieurs fois. On cita des exemples des gens n'ayant jamais eu qu'un amour sérieux ; on cita aussi d'autres exemples de gens ayant aimé souvent, avec violence. Les hommes, en général, prétendaient que la passion, comme les maladies, peut frapper plusieurs fois le même être, et le frapper à le tuer si quelque obstacle se dresse devant lui. Bien que cette manière de voir ne fût pas contestable, les femmes, dont l'opinion s'appuyait sur la poésie bien plus que sur l'observation, affirmaient que l'amour, l'amour vrai, le grand amour, ne pouvait tomber qu'une fois sur un mortel, qu'il était semblable à la foudre, cet amour, et qu'un cœur touché par lui demeurait ensuite tellement vidé, ravagé, incendié, qu'aucun autre sentiment puissant, même aucun rêve, n'y pouvait germer de nouveau. (...)

20 On prit pour arbitre le docteur, vieux médecin parisien retiré aux champs, et on le pria de donner son avis.

Justement, il n'en avait pas : (...)

« C'est une affaire de tempérament ; quant à moi, j'ai eu connaissance d'une passion qui dura cinquante-cinq ans sans un jour de répit, et qui ne se termina que par la mort. »

La marquise battit des mains.

« Est-ce beau cela ! Et quel rêve d'être aimé ainsi ! Quel bonheur de vivre cinquante-cinq ans tout enveloppé de cette affection acharnée et pénétrante ! Comme il a dû être heureux et bénir la vie celui qu'on adora de la sorte ! »

30 Le médecin sourit :

« En effet, madame, vous ne vous trompez pas sur ce point, que l'être aimé fut un homme. Vous le connaissez, c'est M. Chouquet, le pharmacien du bourg. Quant à elle, la femme, vous l'avez connue aussi, c'est la vieille rempailleuse de chaises qui venait tous les ans au château. Mais je vais me faire mieux comprendre. »

L'enthousiasme des femmes était tombé ; et leur visage dégoûté disait : « Pouah ! » comme si l'amour n'eût dû frapper que les êtres fins et distingués, seuls dignes de l'intérêt des gens comme il faut.

Le médecin reprit :

40 J'ai été appelé, il y a trois mois, auprès de cette vieille femme, à son lit de mort. Elle était arrivée, la veille, dans la voiture qui lui servait de maison, traînée par la rosse ⁽¹⁾ que vous avez vue, et accompagnée de ses deux grands chiens noirs, ses amis et ses gardiens. Le curé était déjà là. Elle nous fit ⁽²⁾ ses exécuteurs testamentaires ⁽³⁾, et, pour nous dévoiler le sens de ses volontés dernières, elle nous raconta toute sa vie. Je ne sais rien de plus singulier et de plus poignant ⁽⁴⁾.

Son père était rempailleur et sa mère rempailleuse. Elle n'a jamais eu de logis planté en terre.

50 Toute petite, elle errait, haillonneuse ⁽⁵⁾, vermineuse ⁽⁶⁾, sordide. On s'arrêtait à l'entrée des villages, le long des fossés ; on dételait la voiture ; le cheval broutait ; le chien dormait, le museau sur ses pattes ; et la petite se roulait dans l'herbe, pendant que le père et la mère rafistolaient, à l'ombre des ormes du chemin, tous les vieux sièges de la commune. Après les quelques mots nécessaires pour décider qui ferait le tour des maisons en poussant le ci bien connu : « Rempailleur de chaises ! » On se mettait à tortiller la paille, face à face ou côte à côte. (...)

60 Un jour – elle avait alors onze ans – comme elle passait par ce pays, elle rencontra derrière le cimetière le petit Chouquet qui pleurait parce qu'un camarade lui avait volé deux liards. Ces larmes d'un petit bourgeois, d'un de ces petits qu'elle s'imaginait, dans sa frêle caboche de déshéritée, être toujours contents et joyeux, la bouleversèrent. Elle s'approcha, et, quand elle connut la raison de sa peine, elle versa entre ses mains toutes ses économies, sept sous, qu'il prit naturellement, en essuyant ses larmes. Alors, folle de joie, elle eut l'audace de l'embrasser. Comme il considérait attentivement sa monnaie, il se laissa faire. Ne se voyant ni repoussée, ni battue, elle recommença ; elle l'embrassa à pleins bras, à plein cœur. Puis elle se sauva.

70 Que se passa-t-il dans cette misérable tête ? S'est-elle attachée à ce mioche parce qu'elle lui avait sacrifié sa fortune de vagabonde, ou parce qu'elle lui avait donné son premier baiser tendre ? Le mystère est le même pour les petits que pour les grands.

Pendant des mois, elle rêva de ce coin de cimetière et de ce gamin. Dans l'espérance de le revoir elle vola ses parents, grappillant un sou par-ci, un sou par-là, sur un rempaillage, ou sur les provisions qu'elle allait chercher. (...)

80 Elle garda en elle son souvenir ineffaçable, et, quand elle le rencontra, l'an suivant, derrière l'école, jouant aux billes avec ses camarades, elle se jeta sur lui, le saisit dans ses bras, et le baisa avec tant de violence qu'il se mit à hurler de peur. Alors, pour l'apaiser, elle lui donna son argent : trois francs vingt, un vrai trésor, qu'il regardait avec des yeux agrandis.

Il le prit et se laissa caresser tant qu'elle voulut.

Pendant quatre ans encore, elle versa entre ses mains toutes ses réserves, qu'il empochait avec conscience en échange de baisers consentis. (...)

90 Puis, il disparut. On l'avait mis au collège. Elle le sut en interrogeant habilement. Alors, elle usa d'une diplomatie infinie pour changer l'itinéraire de ses parents et les faire passer par ici au moment

des vacances. Elle y réussit, mais après un an de ruses. Elle était donc restée deux ans sans le voir ; et elle le reconnut à peine, tant il était changé, grandi, embelli, imposant dans sa tunique à boutons d'or. Il feignit de ne pas la voir et passa fièrement près d'elle.

Elle en pleura pendant deux jours ; et depuis lors elle souffrit sans fin.

(...)

100 Ses parents moururent. Elle continua leur métier, mais elle prit deux chiens au lieu d'un, deux terribles chiens qu'on n'aurait pas osé braver.

Un jour, en rentrant dans ce village où son cœur était resté, elle aperçut une jeune femme qui sortait de la boutique de Chouquet au bras de son bien-aimé. C'était sa femme. Il était marié.

110 Le soir même, elle se jeta dans la mare qui est sur la place de la Mairie. Un ivrogne attardé la repêcha, et la porta à la pharmacie. Le fils Chouquet descendit en robe de chambre, pour la soigner, et, sans paraître la reconnaître, la déshabilla, la frictionna, puis lui dit d'une voix dure : « Mais vous êtes folle ! il ne faut pas être bête comme ça ! ».

Cela suffit pour la guérir. Il lui avait parlé ! Elle était heureuse pour longtemps. (...)

Comme je vous l'ai dit en commençant, elle est morte ce printemps. Après m'avoir raconté toute cette triste histoire, elle me pria de remettre à celui qu'elle avait si patiemment aimé toutes les économies de son existence, car elle n'avait travaillé que pour lui, disait-elle, jeûnant même pour mettre de côté, et être sûr qu'il penserait à elle, au moins une fois, quand elle serait morte. (...)

120 Le lendemain, je me rendis chez les Chouquet. Ils achevaient de déjeuner, en face l'un de l'autre, gros et rouges, fleurant ⁽⁷⁾ les produits pharmaceutiques, importants et satisfaits.

On me fit asseoir ; on m'offrit un kirsch ⁽⁸⁾, que j'acceptai ; et je commençai mon discours d'une voix émue, persuadé qu'ils allaient pleurer.

Dès qu'il eut compris qu'il avait été aimé de cette vagabonde, de cette rempailleuse, de cette rouleuse, Chouquet bondit d'indignation, comme si elle lui avait volé sa réputation, l'estime des honnêtes gens, son honneur intime, quelque chose de délicat qui lui était plus cher que la vie. (...)

130 Il s'était levé ; il marchait à grands pas derrière la table, le bonnet grec chaviré sur une oreille. Il balbutiait : « Comprend-on ça, docteur ? Voilà de ces choses horribles pour un homme ! Que faire ? Oh ! Si je l'avais su de son vivant, je l'aurais fait arrêter par la gendarmerie et flanquer en prison. Et elle n'en serait pas sortie, je vous en réponds ! ⁽⁹⁾ »

Je demeurais stupéfait du résultat de ma démarche pieuse. Je ne savais que dire ni que faire. Mais j'avais à compléter ma mission. Je repris : « Elle m'a chargé de vous remettre ses économies, qui montent à deux mille trois cents francs. Comme ce que je viens de vous apprendre semble vous être fort désagréable, le mieux serait peut-être de donner
140 cet argent aux pauvres. »

Ils me regardaient, l'homme et la femme, perclus de saisissement ⁽¹⁰⁾.

(...)

Mme Chouquet parla la première : « Mais, puisque c'était sa dernière volonté, à cette femme... il me semble qu'il nous est bien difficile de refuser. »

Le mari, vaguement confus, reprit : « Nous pourrions toujours

acheter avec ça quelque chose pour nos enfants. »

Je dis d'un air sec : « Comme vous voudrez. »

150 Il reprit : « Donnez toujours, puisqu'elle vous en a chargé ; nous
trouverons le moyen de l'employer à quelque bonne œuvre. »

Je remis l'argent, je saluai et je partis.

Le lendemain Chouquet vint me trouver et, brusquement : « Mais elle a laissé ici sa voiture, cette... cette femme. Qu'est ce que vous en faites, de cette voiture ?

Rien, prenez-la si vous voulez.

Parfait, cela me va ; j'en ferai une cabane pour mon potager. »

160 Il s'en allait. Je le rappelai. « Elle a laissé aussi son cheval et ses
deux chiens. Les voulez-vous? » Il s'arrêta, surpris: « Ah! non, par
exemple ; que voulez-vous que j'en fasse ? Disposez-en comme vous
voulez. » Et il riait. Puis il me tendit sa main que je serrai. Que voulez-
vous ? Il ne faut pas, dans un pays, que le médecin et le pharmacien
soient ennemis. (...)

Voilà le seul amour profond que j'aie rencontré, dans ma vie.

*

Le médecin se tut.

165 Alors la marquise, qui avait des larmes dans les yeux, soupira :
« Décidément, il n'y a que les femmes pour savoir aimer ! ».

Réponds aux questions suivantes :

1) Que raconte ce texte ? Explique oralement.

2) Qui sont les personnages ? Que sait-on d'eux ?

.....
.....
.....
.....

3) Comment peux-tu qualifier le comportement de M. Chouquet ?

.....
.....
.....

4) Voici une série de propositions concernant la manière dont le narrateur nous présente la rempailleuse. Toutes ces affirmations ne figurent pas telles quelles dans le texte de Maupassant. Fais une croix dans la colonne adéquate.

La rempailleuse est une personne :	Explicitement dit, mais parfois reformulé	À inférer
a) vaillante (travailleuse)		
b) digne (honnête, méritante, qui a le respect de soi)		
c) qui a aimé en vain		
d) vagabonde, sale, miséreuse		
e) naïve (qui est pleine de confiance par ignorance ou inexpérience)		

5) Si tu avais assisté au souper de chasse, comment aurais-tu jugé la réaction de la famille Chouquet ?

.....

.....

.....

.....

6) Lors de ce souper, certains sont partisans du grand amour et du coup de foudre, d'autres prétendent que l'on peut aimer plusieurs fois ? Que penses-tu de ces propos ? Défends ton point de vue grâce à deux arguments différents.

.....

.....

.....

.....

7) Précise les classes sociales de chacun (Chouquet, le médecin, les organisateurs du souper de chasse, la rempailleuse) en remplissant le tableau suivant :

Personnages	Classe sociale	Mots du texte évoquant leur classe sociale (directement ou indirectement)
Chouquet	Haute bourgeoisie	« petit bourgeois » ; « estime des honnêtes gens » ;

Le médecin	Petite bourgeoisie	« Vieux médecin parisien »
La rempailleuse	pauvre	« jamais eu de logis planté en terre » ; « haillonneuse » ; « misérable tête »= tête de pauvre
Les organisateurs du souper de chasse	Aristocratie	La marquise ; le marquis ;

8) A l'issue du récit, comment réagit la marquise qui condamnait l'amour que la rempailleuse éprouvait pour Chouquet ?

.....

.....

.....

.....

9) Que veut suggérer Maupassant par l'évolution du jugement de la marquise ? Retiens la (ou les) meilleure(s) réponses parmi les celles proposées.

- a) Le récit de la vie de la rempailleuse a ému la marquise, mais son nouveau jugement porte sur la spécificité de la gent féminine face à l'amour. Elle ne revient pas sur sa condamnation initiale d'un amour éprouvé par une fille de basse condition pour un bourgeois.
- b) La marquise a au fond de bons sentiments.
- c) Le récit de la vie de la rempailleuse a ému la marquise. Celle-ci accepte à l'issue du récit que des sentiments tels que l'amour puissent être partagés par un bourgeois et une fille du peuple.
- d) Les gens jugent facilement le comportement des individus en fonction des origines sociales, mais sont toujours émus par les histoires personnelles.
- e) Il est impossible d'aimer plusieurs fois profondément

10) Après la lecture de cette nouvelle, essaye déjà de repérer certaines récurrences du courant « réaliste ».



Les dilemmes moraux

Lis attentivement les différentes situations ci-dessous et, par groupe de deux, choisis la situation qui te semble la plus intéressante ou la plus difficile à répondre. Nous en discuterons par la suite.

1. Éric a 6 ans, il vient de perdre sa mère dans un accident de voiture. Lorsqu'il interroge Raphaël, son grand frère sur les raisons de l'absence de leur mère, celui-ci hésite. Que devrait faire Raphaël ? Dire la vérité à son petit frère ou inventer une histoire de voyage afin de ménager la souffrance de l'enfant ?
2. Ta meilleure amie/ton meilleur ami souhaite changer d'école parce qu'elle/il n'est pas heureux(se) dans son école actuelle. Si elle/il part, tu sais pertinemment bien que vous vous verrez moins souvent, que tu n'auras plus de confident(e) et que tu te sentiras bien seul(e). Que devrais-tu faire ? Lui faire part de ta tristesse, lui dire ton envie qu'elle/il reste près de toi ou bien taire tes regrets et simplement lui souhaiter bonne chance, afin qu'elle/il parte le cœur léger ?

3. Sandra vit depuis quelques mois dans une famille d'accueil en Belgique où elle apprend le français. Cette famille, très généreuse lui propose de lui faire découvrir Paris. Malheureusement, ce voyage a lieu au même moment que celui qui est organisé en Espagne par des amis. Sandra voudrait vraiment participer aux 2 voyages, mais celui qui lui ferait le plus plaisir, c'est le voyage en Espagne. Que devrait faire Sandra partir en Espagne et risquer de blesser sa famille d'accueil qui se dévoue tant pour elle ? Les accompagner à Paris et renoncer à une occasion unique pour elle de vivre une expérience inoubliable avec ses nouveaux amis belges ?
4. Ernest est un garçon timide, il vient d'arriver dans une nouvelle école et redoute de ne pas être accepté par ses condisciples. Il remarque que ceux-ci ont pris l'habitude d'aller fumer un joint à la sortie des cours. Devrait-il oui ou non les accompagner, même si cela ne lui plaît pas, pour éviter de se faire rejeter par eux ?
5. Christelle était mal dans sa peau depuis quelque temps. Avec son petit ami, plus rien n'allait comme avant. Alors qu'elle était en proie à une grande tristesse, elle rencontra un autre garçon. Ne répondant ni de ses actes, ni de ses sentiments, elle tomba tout de suite dans ses bras. Elle réalisa très vite son énorme erreur et regretta amèrement ce qu'elle venait de faire. Que devrait faire Christelle, dire la vérité à son petit ami, qu'elle aime toujours autant et risquer de le perdre, ou se taire, mais vivre dans le remords ?
6. Une jeune femme divorcée, mère de 2 enfants de 5 et 8 ans a été victime d'un viol. Quand elle rentre chez elle, ses enfants lui demandent les raisons de son état physique et psychique lamentable. Devrait-elle leur dire la vérité ? Si les enfants étaient plus âgés (des jeunes adolescents, par exemple), votre choix serait-il identique ? Pourquoi ?
7. Alex, Marc et Audrey forment une équipe de 3 bons amis. Alex flirte avec Audrey depuis 2 ans. Cette dernière le trompe avec un autre garçon et s'en confie à Xavier. Que devrait faire Marc, d'un point de vue moral ? trahir son amie en disant la vérité ou abuser de la confiance de Alex en se taisant ? (Ou bien, en bon cynique, profiter habilement de la situation à son avantage ?)

À présent, explique la raison qui t'a poussé à choisir cette situation en développant ton point de vue. (Minimum 5 lignes)

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Le réalisme

Le réalisme est un **mouvement littéraire et culturel du XIXe siècle (1850+-)** qui donna pour mission au roman **d'exprimer le plus fidèlement possible la réalité, de peindre le réel sans l'idéaliser**. Les histoires réelles (vécues) sont privilégiées, les personnages ont des sentiments vraisemblables et le milieu ainsi que la physique des personnages sont évoqués avec minutie et objectivité.

Caractéristiques et procédés privilégiés du réalisme

- **L'écrivain réaliste, témoin de son époque, veut faire vrai** : il représente fidèlement le réel, tel qu'il est. Il s'agit de recréer par l'écriture le monde réel afin d'analyser les problèmes sociaux et de comprendre les comportements humains.
- **La description prend une valeur informative** (elle décrit avec précision une réalité vraisemblable) ou une valeur symbolique : par exemple, les lieux peuvent permettre de comprendre la psychologie d'un personnage.
- **L'emploi d'un vocabulaire spécialisé** permet d'expliquer précisément les choses. De même, la parole des personnages reflète les milieux sociaux.
- **Pour les auteurs réalistes, l'art ne doit exclure aucun sujet**, y compris le quotidien des classes populaires.
- **Une écriture impersonnelle et qui vise l'objectivité**. Le romancier ne juge pas, ne condamne pas, n'absout pas. Il expose des faits.
- Le mélange des registres.
- La vision pessimiste de la destinée humaine.

Exemples d'auteurs réalistes ○

Maupassant = « Bel Ami » ; « Boule de suif » ; « Aux champs » ;

- **Zola** = « Germinal » ; « L'Assommoir » ; « La Bête humaine » ; « L'Affaire Dreyfuss » ; « J'Accuse » ;
- **Flaubert** := « Madame Bovary » ; « L'éducation sentimentale »
- **Alexandre Dumas fils** = « La dame aux camélias »
- **Stendhal** = « Le rouge et le noir »
- **Balzac** = « illusions perdues » ; « le père Goriot » ; « Le colonel Chabert »

Maintenant que tu disposes d'une base théorique concernant le réalisme. Retrouve les caractéristiques de ce courant littéraire dans la nouvelle « La rempailleuse ».

« Je ne peux pas peindre un ange, car ne n'en ai jamais vu »

À partir de la théorie qui vient de t'être présentée. Explique cette phrase célèbre de Courbet.

.....

.....

.....

.....

Observe les peintures ci-dessous.



Les glaneuses, Millet



L'Après-dînée à Ornans, Gustave Courbet

Pour quelle(s) raison(s) ces œuvres peuvent-elles être considérées comme réalistes ? Explique en te basant sur la théorie

.....

.....

.....

.....

Analysons ensemble le premier tableau « Les glaneuses ». Sois attentif, tu devras analyser le second individuellement.



Analyse de l'œuvre (fond/forme) : cf. feuille annexe



Analyse de l'œuvre (fond/forme) : cf. feuille annexe

Les différentes perspectives

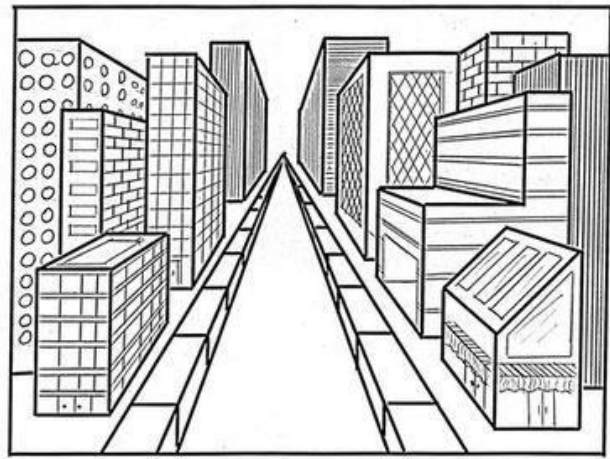
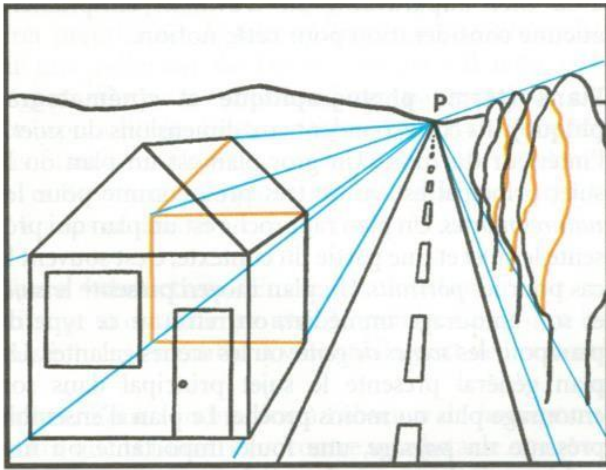
1) La perspective linéaire

La perspective linéaire (ou conique) est restée la perspective dominante dans le domaine artistique, car elle imite le mieux la photographie, et ce que l'œil voit. Elle s'organise à partir de l'œil du spectateur.

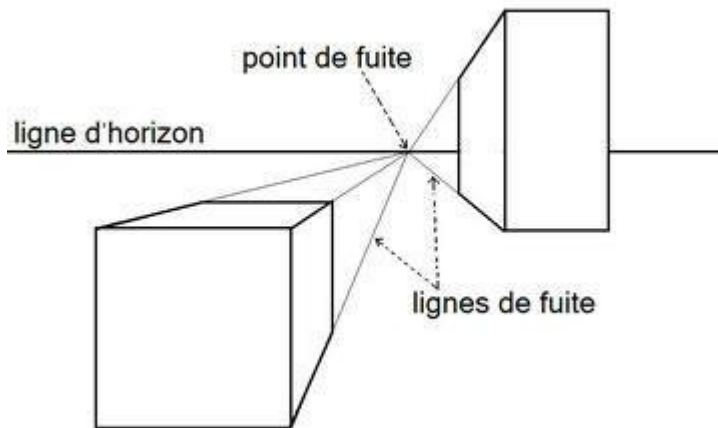
Il s'agit d'une projection, sur un plan de toutes les droites passant par les côtés d'un objet vers un point : l'œil, appelé centre de projection ou point de vue. L'œil contemple des objets sur une surface où l'illusion de profondeur est donnée par la diminution de la taille des objets selon leur profondeur. De plus, les lignes partant de l'objet sont convergentes en un point de fuite, et s'il y en a plusieurs, elles se situent toutes sur une même ligne appelée ligne de fuite ou ligne d'horizon.

Elle est appelée perspective linéaire par Léonard de Vinci du fait qu'elle n'utilise que des lignes. Elle est aussi appelée perspective conique du fait que les droites reliant l'œil de l'observateur au contour de l'objet forment un cône. (Elle est aussi nommée : projection ou perspective centrale)

Exemples :



P : point de fuite
 — lignes de fuite ou fuyantes
 — lignes et traits de construction



2) La perspective de bas en haut

Melozzo De Forli est le peintre du pape Sixte IV, il a peint entre autres la fresque de la chapelle Sixtine. Il fut un célèbre maître de la perspective qui fut le premier à utiliser de bas en haut (dite par les historiens de l'art di sott'insù).

Dans la perspective de bas en haut, l'organisation de la perspective dépend de la hauteur de la ligne d'horizon, ou de fuite : la convergence des lignes vers le point de fuite donne une impression de profondeur ou de hauteur.

Elle est utilisée pour les œuvres destinées à être vues de bas en haut.

Exemple :



3) La perspective aérienne (atmosphérique)

La perspective atmosphérique ou "aérienne" consiste à créer l'illusion de la profondeur par l'utilisation de dégradés de tons ou de couleurs qui s'estompent avec la distance. Elle joue sur les effets de contraste entre les plans du tableau. Ce type de mise en perspective apparaît au début au XVe siècle chez les maîtres flamands, dans le nord de l'Europe, grâce à la mise au point de la peinture à l'huile. Jan Van Eyck (1390-1441) est sans conteste le premier grand peintre à utiliser la perspective atmosphérique ainsi que, comme Patini(e)r comme peintre de paysages Exemple :



La technique du "sfumato"

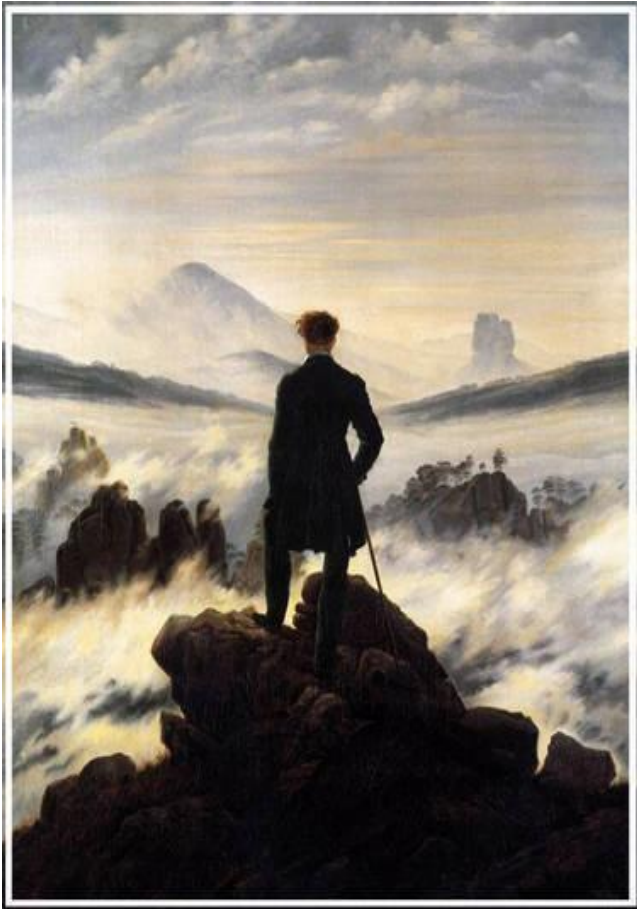
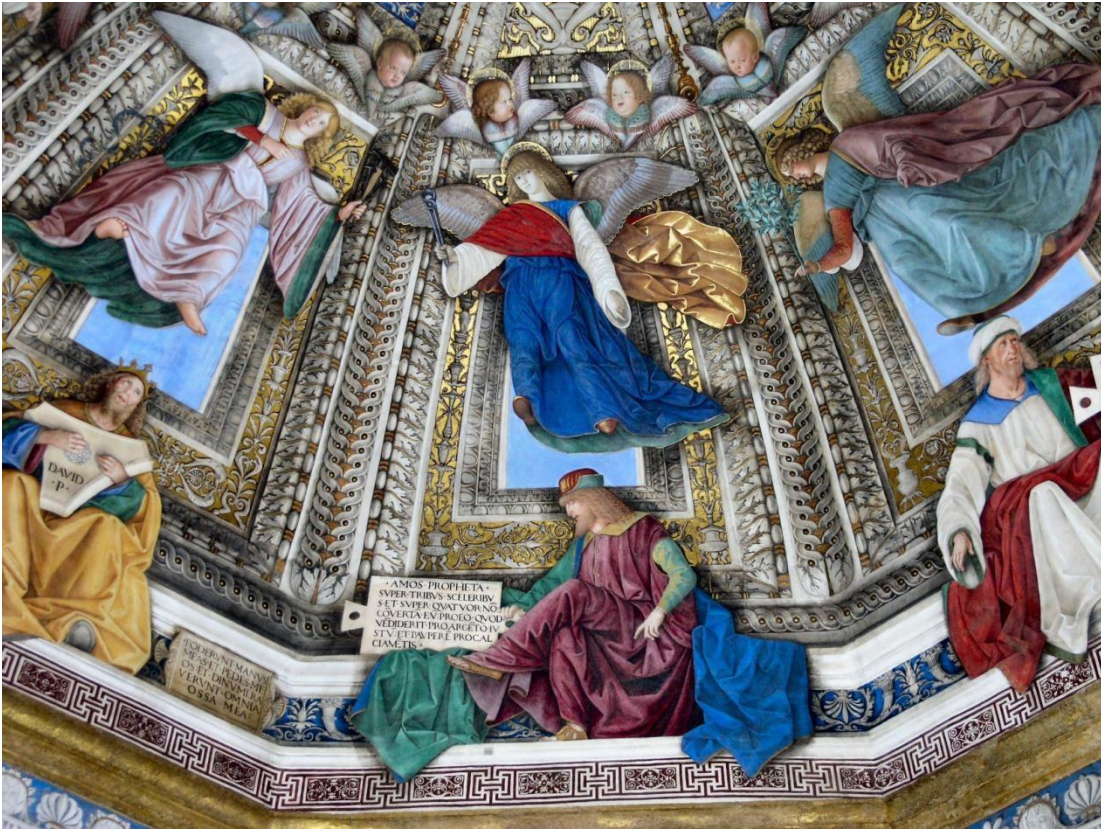
Léonard de Vinci (1452-1519) incarne le parfait idéal de la Renaissance, cumulant, avec génie, tous les talents. En peinture, il met au point une technique, le sfumato, destiné à produire des modelés très subtils particulièrement dans le rendu du visage humain (voir La Joconde). Le sfumato peut se définir comme un modelé vaporeux faisant imperceptiblement passer le coloris ou le ton du clair à l'obscur

Ce subtil jeu d'ombre et de lumière est obtenu par la superposition de plusieurs couches de glacis (couleurs transparentes). L'œuvre semble baignée dans une brume légère comme si on la regardait à travers un voile. Par cette technique, dite aussi du "clair-obscur", l'artiste peut suggérer des effets de relief ou de profondeur.



Détermine à quel type de perspective les tableaux suivants font appel





Voici quelques extraits de romans réalistes faisant partie du patrimoine culturel littéraire.

1) Madame Bovary

Avant qu'elle se mariât, elle avait cru avoir de l'amour ; mais le bonheur qui aurait dû résulter de cet amour n'étant pas venu, il fallait qu'elle se fût trompée, songea-t-elle. Et Emma cherchait à savoir ce que l'on entendait au juste dans la vie par les mots de félicité, de passion et d'ivresse, qui lui avaient paru si beaux dans les livres. [...]

Emma, rentrée chez elle, se plut d'abord au commandement des domestiques, prit ensuite la campagne en dégoût et regretta son couvent. Quand Charles vint aux Bertaux pour la première fois, elle se considérait comme fort désillusionnée, n'ayant plus rien à apprendre, ne devant plus rien sentir.

Mais l'anxiété d'un état nouveau, ou peut-être l'irritation causée par la présence de cet homme, avait suffi à lui faire croire qu'elle possédait enfin cette passion merveilleuse qui jusqu'alors s'était tenue comme un grand oiseau au plumage rose planant dans la splendeur des ciels poétiques ; -- et elle ne pouvait s'imaginer à présent que ce calme où elle vivait fût le bonheur qu'elle avait rêvé.

Elle songeait quelquefois que c'étaient là pourtant les plus beaux jours de sa vie, la lune de miel, comme on disait. Pour en goûter la douceur, il eût fallu, sans doute, s'en aller vers ces pays à noms sonores où les lendemains de mariage ont de plus suaves paresse ! Dans des chaises de poste, sous des stores de soie bleue, on monte au pas des routes escarpées, écoutant la chanson du postillon, qui se répète dans la montagne avec les clochettes des chèvres et le bruit sourd de la cascade. [...] Il lui semblait que certains lieux sur la terre devaient produire du bonheur, comme une plante particulière au sol et qui pousse mal tout autre part. Que ne pouvait-elle s'accouder sur le balcon des chalets suisses ou enfermer sa tristesse dans un cottage écossais, avec un mari vêtu d'un habit de velours noir à longues basques, et qui porte des bottes molles, un chapeau pointu et des manchettes !

Peut-être aurait-elle souhaité faire à quelqu'un la confidence de toutes ces choses. Mais comment dire un insaisissable malaise, qui change d'aspect comme les nuées, qui tourbillonne comme le vent ? Les mots lui manquaient donc, l'occasion, la hardiesse. [...]

La conversation de Charles était plate comme un trottoir de rue, et les idées de tout le monde y défilaient dans leur costume ordinaire, sans exciter d'émotion, de rire ou de rêverie. Il n'avait jamais été curieux, disait-il, pendant qu'il habitait Rouen, d'aller voir au théâtre les acteurs de Paris. Il ne savait ni nager, ni faire des armes, ni tirer le pistolet, et il ne put, un jour, lui expliquer un terme d'équitation qu'elle avait rencontré dans un roman.

Un homme, au contraire, ne devait-il pas tout connaître, exceller en des activités multiples, vous initier aux énergies de la passion, aux raffinements de la vie, à tous les mystères ? Mais il n'enseignait rien, celui-là, ne savait rien, ne souhaitait rien. Il la croyait heureuse ; et elle lui en voulait de ce calme si bien assis, de cette pesanteur sereine, du bonheur même qu'elle lui donnait. [...]

Emma se répétait :

-- Pourquoi, mon Dieu ! me suis-je mariée ?

Elle se demandait s'il n'y aurait pas eu moyen, par d'autres combinaisons du hasard, de rencontrer un autre homme ; et elle cherchait à imaginer quels eussent été ces événements non survenus, cette vie différente, ce mari qu'elle ne connaissait pas. Tous, en effet, ne ressemblaient pas à celui-là. Il aurait pu être beau, spirituel, distingué, attirant, tels qu'ils étaient sans doute, ceux qu'avaient épousés ses anciennes camarades du couvent. Que faisaient-elles maintenant ? A la ville, avec le bruit des rues, le bourdonnement des théâtres et les clartés du bal, elles avaient des existences où le cœur se dilate, où les sens s'épanouissent. Mais elle, sa vie était froide comme un grenier dont la lucarne est au nord, et l'ennui, araignée silencieuse, filait sa toile dans l'ombre à tous les coins de son cœur. Elle se rappelait les jours de

distribution de prix, où elle montait sur l'estrade pour aller chercher ses petites couronnes. Avec ses cheveux en tresse, sa robe blanche et ses souliers de prunelles découverts, elle avait une façon gentille, et les messieurs, quand elle regagnait sa place, se penchaient pour lui faire des compliments ; la cour était pleine de calèches, on lui disait adieu par les portières, le maître de musique passait en saluant, avec sa boîte à violon. Comme c'était loin, tout cela ! comme c'était loin !

Gustave Flaubert, Madame Bovary

Prise de notes

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

2) Le père Goriot

Eh bien ! Monsieur de Rastignac, traitez ce monde comme il mérite de l'être. Vous voulez parvenir, je vous aiderai. Vous sonderez combien est profonde la corruption féminine, vous toiserez la largeur de la misérable vanité des hommes.

Quoique j'aie bien lu dans ce livre du monde, il y avait des pages qui cependant m'étaient inconnues. Maintenant je sais tout. Plus froidement vous calculerez, plus avant vous irez. Frappez sans pitié, vous serez craint. N'acceptez les hommes et les femmes que comme les chevaux de poste que vous laisserez crever à chaque relais, vous arriverez ainsi au faite de vos désirs. Voyez-vous, vous ne serez rien ici si vous n'avez pas une femme qui s'intéresse à vous. Il vous la faut jeune, riche, élégante. Mais si vous avez un sentiment vrai cachez-le comme un trésor ; ne le laissez jamais soupçonner, vous seriez perdu.

Vous ne serez plus le bourreau, vous deviendriez la victime. Si jamais vous aimiez, gardez bien votre secret ! Ne le livrez pas avant d'avoir bien su à qui vous ouvriez votre cœur. Pour préserver par avance cet amour qui n'existe pas encore, apprenez à vous méfier de ce monde-ci. Écoutez-moi Miguel... (Elle se trompait naïvement de nom sans s'en apercevoir). Il existe quelque chose de plus épouvantable que ne l'est l'abandon du père par ses deux filles, qui le voudraient mort. C'est la rivalité des deux sœurs entre elles. Restaud a de la naissance, sa femme a été adoptée, elle a été présentée ; mais sa sœur, sa riche sœur, la belle madame Delphine de Nucingen, femme d'un homme d'argent, meurt de chagrin ; la jalousie la dévore, elle est à cent lieues de sa sœur ; sa sœur n'est plus sa sœur ; ces deux femmes se renient entre elles comme elles renient leur père.

Aussi, madame de Nucingen laperait-elle toute la boue qu'il y a entre la rue Saint-Lazare et la rue de Grenelle pour entrer dans mon salon. Elle a cru que de Marsay la ferait arriver à son but, et elle s'est faite l'esclave de Marsay, elle assomme de Marsay, mais il se soucie fort peu d'elle. Si vous me la présentez, vous serez son Benjamin, elle vous adorera. Aimez-la si vous pouvez après, sinon servez-vous d'elle. Je la verrai une ou deux fois, en grande soirée, quand il y aura cohue ; mais je ne la recevrai jamais le matin. Je la saluerai, cela suffira. Vous vous êtes fermé la porte de la comtesse pour avoir prononcé le nom du père Goriot. Oui, mon cher, vous iriez vingt fois chez madame de Restaud, vingt fois vous la trouveriez absente. Vous avez été consigné. Eh bien ! Que le père Goriot vous induise près de madame Delphine de Nucingen.

La belle madame de Nucingen sera pour vous une enseignne. Soyez l'homme qu'elle distingue, les femmes raffoleront de vous. Ses rivales, ses amies, ses meilleures amies voudront vous enlever à elle. Il y a des femmes qui aiment l'homme déjà choisi par une autre, comme il y a de pauvres bourgeoises qui en prenant nos chapeaux, espèrent avoir nos manières. Vous aurez des succès. À Paris le succès est tout, c'est la clef du pouvoir. Si les femmes vous trouvent de l'esprit, du talent, les hommes le croiront, si vous ne les détrompez pas. Vous pourrez alors tout vouloir, vous aurez le pied partout.

Vous saurez ce qu'est le monde, une réunion de dupes et de fripons. Ne soyez ni parmi les uns ni parmi les autres. Je vous donne mon nom comme un fil d'Ariane pour entrer dans ce labyrinthe. Ne le compromettez pas, dit-elle en recourbant son cou et jetant un regard de reine à l'étudiant, rendez-le-moi blanc. Allez, laissez-moi. Nous autres femmes, nous avons aussi nos batailles à livrer.

Le père Goriot, Honoré de Balzac

Prise de notes

.....
.....
.....
.....

A large rectangular area containing 25 horizontal dotted lines, intended for writing or drawing.

3) Bel-Ami

L'incipit propose le portrait de Georges Duroy, qui n'a que quelques sous en poche et rêve de conquérir Paris. Tout l'art de conteur de Maupassant s'y retrouve : en quelques touches précises, il dessine une silhouette, définit un caractère et expose le point de départ de l'intrigue.

Quand la caissière lui eut rendu la monnaie de sa pièce de cent sous, Georges Duroy sortit du restaurant.

Comme il portait beau, par nature et par pose d'ancien sous-officier, il cambra sa taille, frisa sa moustache d'un geste militaire et familier, et jeta sur les dîneurs attardés un regard rapide et circulaire, un de ces regards de joli garçon, qui s'étendent comme des coups d'épervier.

Les femmes avaient levé la tête vers lui, trois petites ouvrières, une maîtresse de musique entre deux âges, mal peignée, négligée, coiffée d'un chapeau toujours poussiéreux et vêtue d'une robe toujours de travers, et deux bourgeoises avec leurs maris, habituées de cette gargote à prix fixe.

Lorsqu'il fut sur le trottoir, il demeura un instant immobile, se demandant ce qu'il allait faire. On était au 28 juin, il lui restait juste en poche trois francs quarante pour finir le mois. Cela représentait deux dîners sans déjeuners, ou deux déjeuners sans dîners, au choix. Il réfléchit que les repas du matin étant de vingt-deux sous, au lieu de trente que coûtaient ceux du soir, il lui resterait, en se contentant des déjeuners, un franc vingt centimes de boni, ce qui représentait encore deux collations au pain et au saucisson, plus deux bocks sur le boulevard. C'était là sa grande dépense et son grand plaisir des nuits ; et il se mit à descendre la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Il marchait ainsi qu'au temps où il portait l'uniforme des hussards, la poitrine bombée, les jambes un peu entrouvertes comme s'il venait de descendre de cheval ; et il avançait brutalement dans la rue pleine de monde, heurtant les épaules, poussant les gens pour ne point se déranger de sa route. Il inclinait légèrement sur l'oreille son chapeau à haute forme assez défraîchi, et battait le pavé de son talon. Il avait l'air de toujours défier quelqu'un, les passants, les maisons, la ville entière, par chic de beau soldat tombé dans le civil.

Quoique habillé d'un complet de soixante francs, il gardait une certaine élégance tapageuse, un peu commune, réelle cependant. Grand, bien fait, blond, d'un blond châtain vaguement roussi, avec une moustache retroussée, qui semblait mousser sur sa lèvre, des yeux bleus, clairs, troués d'une pupille toute petite, des cheveux frisés naturellement, séparés par une raie au milieu du crâne, il ressemblait bien au mauvais sujet des romans populaires.

C'était une de ces soirées d'été où l'air manque dans Paris. La ville, chaude comme une étuve, paraissait suer dans la nuit étouffante. Les égouts soufflaient par leurs bouches de granit leurs haleines empestées, et les cuisines souterraines jetaient à la rue, par leurs fenêtres basses, les miasmes infâmes des eaux de vaisselle et des vieilles sauces.

Guy de Maupassant, *Bel-Ami*

Prise de notes

.....
.....
.....
.....
.....

A large rectangular area containing 25 horizontal dotted lines, intended for writing or drawing.

Le naturalisme

Le naturalisme est un mouvement littéraire (1860-1890+-) qui prolonge le réalisme et qui s'attache à peindre la réalité en s'appuyant sur un travail minutieux de documentation et en s'inspirant notamment de la méthode expérimentale du physiologiste Claude Bernard (1813-1878) La doctrine du naturalisme :

- **Le déterminisme** : l'homme est déterminé par son hérédité et par son environnement. Ainsi, la psychologie et le caractère des personnages peuvent s'expliquer par les « lois de l'hérédité ».
- **L'importance de la documentation et la fidélité au réel** : l'écrivain naturaliste se veut objectif et s'appuie sur une documentation précise des milieux sociaux et professionnels pour décrire la réalité le plus fidèlement possible. Le projet naturaliste a pour ambition de faire de la littérature une véritable science capable d'analyser la nature humaine et la société.

Auteurs naturalistes :

Émile Zola (Germinal)

Maupassant (Bel-ami)

Différences entre réalisme et naturalisme

1) **Le Réalisme**

Le mouvement réaliste se développe à partir de 1848, bien avant le mouvement naturaliste. Ce mouvement puise ses thèmes directement dans le monde contemporain, social et historique, et s'intéresse désormais à des groupes sociaux, à des situations qui n'étaient pas jusqu'ici considérées comme artistiques. En effet, il s'intéresse à ce que nos sens perçoivent et décrète que tout événement, objet, être, chose ou action sont dignes d'être des sujets littéraires et qu'ils doivent être rendus de manière véridique. C'est ainsi qu'émergent les ouvriers, les artisans ou encore les prostituées dans le roman.

Les thèmes abordés concernent principalement l'influence du milieu sur les individus, la vie urbaine ou provinciale et les misères et ascensions sociales.

Les principes de ce mouvement reposent sur la reproduction la plus parfaite possible de la réalité et, cela implique souvent la documentation sur le terrain et le souci du détail. De plus, le romancier applique les méthodes des sciences expérimentales et la philosophie positiviste. C'est en cela que le Réalisme ouvre la voie au Naturalisme qui prolonge encore plus les méthodes scientifiques.

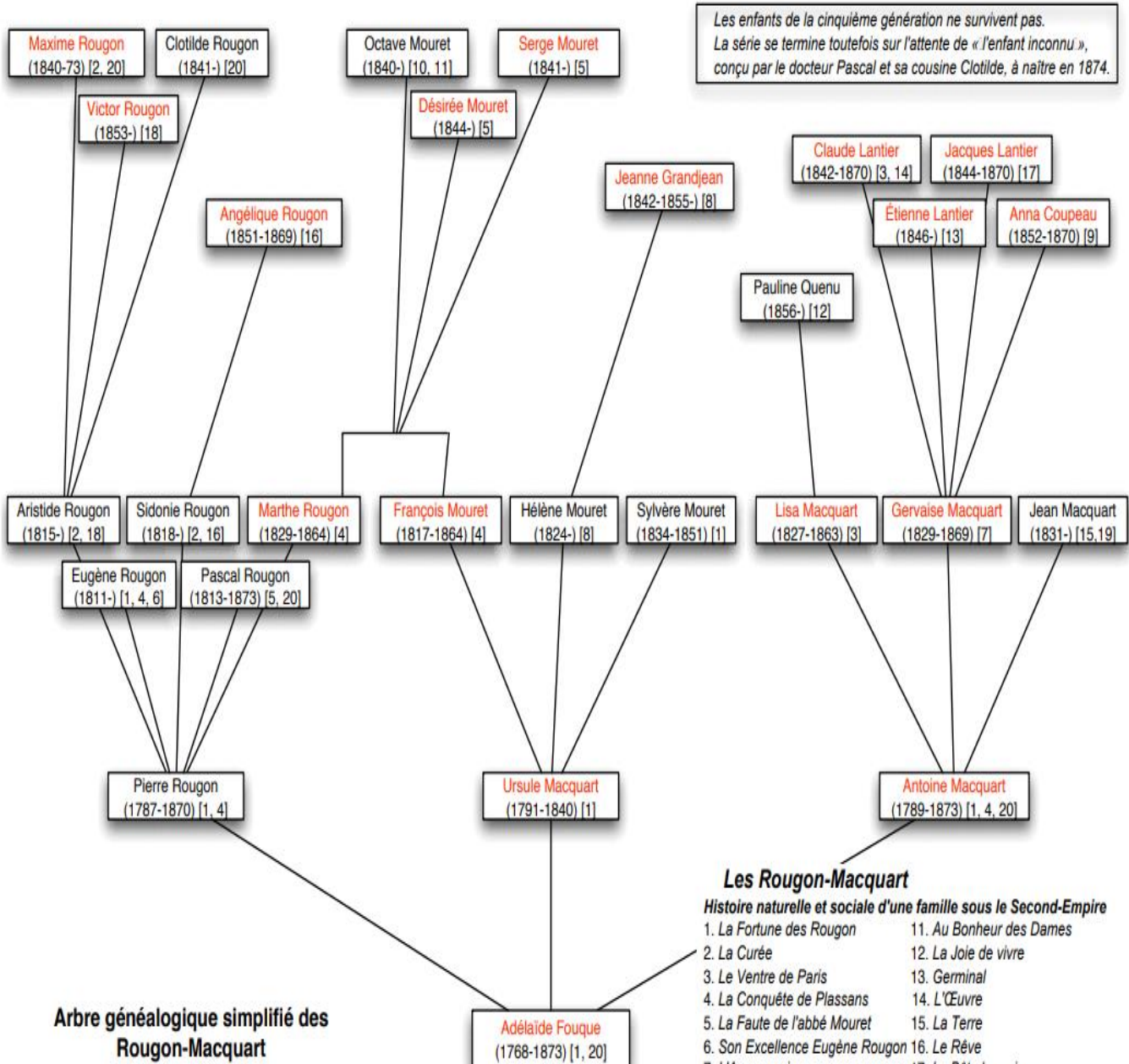
2) **Le Naturalisme**

Le mouvement naturaliste est né de l'influence de la médecine et des sciences expérimentales, concernant entre autres la psychologie.

Le Naturalisme peut être comparé au Réalisme, mais le Naturalisme renforce ou développe certains caractères du Réalisme. L'écrivain naturaliste vérifie expérimentalement dans ses romans le rôle des déterminismes sociaux et biologiques sur l'individu ou le groupe. Le Réalisme documentaire laisse donc sa place à l'expérimentation. Ainsi, le romancier invente une situation, il place le personnage chargé d'une lourde hérédité dans un milieu défini (ouvrier, mondain, etc.). Il se propose ensuite d'observer la situation et d'expliquer le comportement de son personnage avec une objectivité scientifique. Chaque roman (naturaliste) est donc une expérimentation nouvelle.

Le Naturalisme étudie l'hérédité et le milieu, le monde du travail, les paysages urbains et les tares physiques et psychiques. De plus, on note une place importante du monde ouvrier dans le Naturalisme, avec le thème du machinisme et la révolution industrielle.

Les différences entre le Réalisme et le Naturalisme résident donc dans le choix de leurs thèmes et des principes qui les composent.



Les enfants de la cinquième génération ne survivent pas. La série se termine toutefois sur l'attente de « l'enfant inconnu », conçu par le docteur Pascal et sa cousine Clotilde, à naître en 1874.

Arbre généalogique simplifié des Rougon-Macquart

[en rouge les porteurs de la « tare » génétique]

Les Rougon-Macquart

- Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second-Empire*
- | | |
|---------------------------------|--------------------------|
| 1. La Fortune des Rougon | 11. Au Bonheur des Dames |
| 2. La Curée | 12. La Joie de vivre |
| 3. Le Ventre de Paris | 13. Germinal |
| 4. La Conquête de Plassans | 14. L'Œuvre |
| 5. La Faute de l'abbé Mouret | 15. La Terre |
| 6. Son Excellence Eugène Rougon | 16. Le Rêve |
| 7. L'Assommoir | 17. La Bête humaine |
| 8. Une Page d'amour | 18. L'Argent |
| 9. Nana | 19. La Débâcle |
| 10. Pot-Bouille | 20. Le Docteur Pascal |

Analyse d'une nouvelle naturaliste

Un mariage d'amour

Michel avait vingt-cinq ans lorsqu'il épousa Suzanne, une jeune femme de son âge, d'une maigreur nerveuse, ni laide, ni belle, mais ayant dans son visage effilé deux grands beaux yeux qui allaient largement d'une tempe à l'autre. Ils vécurent trois années sans querelles, ne recevant guère que Jacques, un ami du mari, dont la femme devint peu à peu passionnément amoureuse. Jacques se laissa aller à la douceur cuisante de cette passion. D'ailleurs, la paix du ménage ne fut pas troublée ; les amants étaient lâches, et reculaient devant la certitude d'un scandale. Sans en avoir conscience, ils en arrivèrent lentement au projet de se débarrasser de Michel. Un meurtre devait tout arranger, en leur permettant de s'aimer en liberté et selon la loi

Un jour, ils décidèrent le mari à faire une partie de campagne. On alla à Corbeil, et là, lors que le dîner eut été commandé, Jacques proposa et fit accepter une promenade en canot sur la Seine. Il prit les rames et descendit la rivière tandis que ses compagnons chantaient et riaient comme des enfants.

Quand la barque fut en pleine Seine, cachée derrière les hautes futaies d'une île, Jacques saisit brusquement Michel et essaya de le jeter à l'eau. Suzanne cessa de chanter ; elle détourna la tête, pâle, les lèvres serrées, silencieuse et frissonnante. Les deux hommes luttèrent un instant sur le bord de la barque qui s'enfonçait en craquant. Michel, surpris, ne pouvant comprendre, se défendit, muet, avec l'instinct d'une bête qu'on attaque; il mordit Jacques à la joue, enleva presque le morceau, et tomba dans la rivière en appelant sa femme avec rage et terreur. Il ne savait pas nager.

Alors Jacques, prenant Suzanne dans ses bras, se jeta à l'eau de façon à faire chavirer la barque. Puis il se mit à crier, à appeler au secours. Il soutenait la jeune femme, et, comme il était excellent nageur, il atteignit aisément la rive, où plusieurs personnes se trouvaient déjà rassemblées.

La terrible comédie était jouée. Suzanne, évanouie et froide, gisait sur le sable ; Jacques pleurait, se désespérait, implorant de prompts secours pour son ami. Le lendemain, les journaux racontèrent l'accident, et les amants ayant toujours été aussi prudents que lâches, la pensée qu'un crime avait pu être commis ne vint à personne. Jacques en fut quitte pour expliquer la large morsure de Michel, en disant qu'un clou de la barque lui avait déchiré la joue.

Il fallait attendre au moins treize mois. Les amants s'étaient concertés à l'avance et avaient décidé qu'ils agiraient avec la plus grande prudence. Ils évitèrent de se voir ; ils ne se rencontrèrent que devant témoins.

Le moindre empressement aurait peut-être éveillé les soupçons.

Jacques, pendant les huit premiers jours, alla régulièrement à la Morgue chaque matin.

Quand il eut retrouvé et reconnu sur une des dalles blanches le cadavre de Michel, il le réclama au nom de la veuve et le fit enterrer. Il avait commis froidement le crime, et il éprouva un frisson d'épouvante en face de sa victime, horriblement défigurée, toute marbrée de taches bleues et vertes. Dès lors, il eut toujours devant les yeux le visage gonflé et grimaçant du noyé.

Dix-huit mois s'écoulèrent. Les amants se virent rarement; à chaque rencontre, ils éprouvèrent un étrange malaise. Ils attribuèrent cette sensation pénible à la peur, à l'âpre désir qu'ils avaient d'en finir avec cette funèbre histoire, en se mariant et en goûtant enfin les douceurs de leur amour. Jacques souffrait surtout de sa solitude; les dents de Michel avaient laissé sur sa joue des traces blanches, et il semblait parfois au meurtrier que ces cicatrices brûlaient sa chair et dévoraient son visage. Il espérait que Suzanne, sous ses baisers, apaiserait la cuisson des terribles brûlures.

Quand ils crurent avoir assez attendu, ils se marièrent, et toutes leurs connaissances applaudirent. Ils goûtèrent, pendant les préparatifs de la noce, une joie nerveuse qui les trompa eux-mêmes. La vérité était que, depuis le crime, ils frissonnaient tous deux la nuit, secoués par d'effrayants cauchemars, et qu'ils avaient hâte de s'unir contre leur épouvante pour la vaincre.

Lorsqu'ils se trouvèrent seuls dans la chambre nuptiale, ils s'assirent, embarrassés et inquiets, devant un feu clair qui éclairait la pièce de larges clartés jaunes.

Jacques voulut parler d'amour, mais sa bouche était sèche, et il ne put trouver un mot; Suzanne, glacée et comme morte, cherchait en elle avec désespoir sa passion qui s'en était allée de sa chair et de son cœur.

Alors, ils essayèrent d'être banals et de causer comme des gens qui se seraient vus pour la première fois. Mais les paroles leur manquèrent. Tous deux ils pensaient invinciblement au pauvre noyé, et, tandis qu'ils échangeaient des mots vides, ils se devinaient l'un l'autre. Leur causerie cessa; dans le silence, il leur sembla qu'ils continuaient à s'entretenir de Michel. Ce terrible silence, plein de phrases épouvantées et cruelles, devenait accablant, insoutenable. Suzanne, toute blanche dans sa toilette de nuit, se leva et, tournant la tête

« Vous l'avez vu à la Morgue? demanda-t-elle d'une voix étouffée.

- Oui, répondit Jacques en frissonnant.*
- Paraissait-il avoir beaucoup souffert ? »*

Jacques ne put répondre. Il fit un geste, comme pour écarter une vision ignoble et odieuse, et il s'avança vers Suzanne, les bras ouverts.

« Embrasse-moi, dit-il en tendant la joue où se montraient des marques blanches.

- Oh ! Non, jamais..., pas là ! » S'écria Suzanne qui recula en frémissant.*

Ils s'assirent de nouveau devant le feu, effrayés et irrités. Leurs longs silences étaient coupés par des paroles amères, par des reproches et des plaintes.

Telle fut leur nuit de noces.

Dès lors, un drame navrant se passa entre les deux misérables. Je ne puis en raconter tous les actes, et je me contente d'indiquer brièvement les principales péripéties.

Le cadavre de Michel se mit entre Jacques et Suzanne. Au lit, ils s'écartaient l'un de l'autre et semblaient lui faire place. Dans leurs baisers, leurs lèvres devenaient froides, comme si la mort se fût placée entre leurs bouches. Et c'étaient des terreurs continuelles, des effrois brusques qui les séparaient, des hallucinations qui leur montraient leur victime partout et à chaque heure.

Cet homme et cette femme ne pouvaient plus s'aimer. Ils étaient tout à leur épouvante. Ils ne vivaient ensemble que pour se protéger contre le noyé. Parfois encore ils se serraient avec force l'un contre l'autre, s'unissaient avec désespoir, mais c'était afin d'échapper à leurs sinistres visions.

Puis la haine vint. Ils s'irritèrent contre leur crime, ils se désespérèrent d'avoir troublé leur vie à jamais. Alors ils s'accusèrent mutuellement. Jacques reprocha amèrement à Suzanne de l'avoir poussé au meurtre, et Suzanne lui cria qu'il mentait et qu'il était le seul coupable. La colère accroissait leurs angoisses, et chaque jour, pour le moindre souvenir, la querelle recommençait, plus âpre et plus cruelle. Les deux assassins tournaient ainsi comme des bêtes fauves, dans la vie de souffrance qu'ils s'étaient faite, se déchirant eux-mêmes, haletants, obligés de se taire.

Suzanne regretta Michel, le pleura tout haut, vanta au meurtrier les vertus de sa victime, et Jacques dut vivre en entendant toujours parler de cet homme qu'il avait jeté à l'eau et dont le cadavre était si horrible sur une dalle de la Morgue. Il avait souvent des heures de délire, et il accablait sa complice d'injures, la battait, lui répétait avec des cris l'histoire du meurtre, et lui prouvait que c'était elle qui avait tout fait, en lui donnant la folie de la passion.

S'il n'avait eu peur de trop souffrir, il se serait coupé la joue, pour enlever les traces des dents de Michel. Suzanne pleurait en regardant ces cicatrices, et le visage de Jacques était devenu pour elle un objet d'horreur dont la vue la secouait d'un éternel frisson.

Enfin se joua le dernier acte de ce drame poignant. Après la haine, vinrent la crainte et la lâcheté ; les deux assassins eurent peur l'un de l'autre.

Ils comprirent qu'ils ne pouvaient vivre plus longtemps dans la fièvre du remords ; ils voyaient avec terreur leur abatement mutuel, et ils tremblaient en pensant que l'un d'eux parlerait à coup sûr un jour ou l'autre.

Alors ils se surveillèrent ; leurs souffrances étaient intolérables, mais ils ne voulaient pas la délivrance par le châtement. Ils se suivirent partout, ils s'étudièrent dans leurs moindres actes ; à chaque nouvelle querelle, ils se menaçaient de tout dire, puis ils se suppliaient à mains jointes de garder le silence, et ils restaient soupçonneux et farouches. Vie terrible, qui les traînait dans toutes les angoisses du remords et de l'effroi.

Ils en vinrent chacun à l'idée de se débarrasser d'un complice redoutable. Suzanne espérait vivre plus calme, lorsqu'elle ne verrait plus la joue couturée de Jacques, et Jacques pensait pouvoir tuer son premier crime en tuant Suzanne.

Un jour, ils se surprirent, versant mutuellement du poison dans leurs verres. Ils éclatèrent en sanglots, leur fièvre tomba, et ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils pleurèrent longtemps, demandant pardon, comprenant leur infamie, se disant que l'heure était venue de mourir. Ce fut là une dernière crise qui les soulagea.

Ils burent chacun le poison qu'ils avaient versé, et expirèrent à la même heure, liés dans la mort comme ils avaient été liés dans le crime. On trouva sur une table leur confession, et c'est après avoir lu ce testament sinistre, que j'ai pu écrire l'histoire de ce mariage d'amour.

Émile Zola

Questions relatives à la nouvelle

- 1) Explique et résume, oralement, la nouvelle que tu viens de lire
- 2) Comment comprends-tu le titre de la nouvelle « mariage d'amour ? »

.....

.....

.....

.....

3) Qui sont les personnages ? Que sait-on d'eux ?

.....

.....

.....

.....

4) Le meurtre permet-il aux amants d'être heureux ? Pourquoi ?

.....

.....

.....

.....

5) Comment la nouvelle se termine-t-elle ? Explique avec tes propres mots

.....

.....

.....

6) En quoi cette nouvelle peut-elle être qualifiée de réaliste ? Utilise la théorie et n'hésite pas à citer le texte si besoin.

.....

.....

.....

.....

.....

Prise de notes

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

Œuvres naturalistes

1) Germinal

Avril 1884 : les mineurs de la Compagnie d'Anzin dans le Nord reprennent le travail après huit semaines de grève : ils n'ont plus rien à manger et n'ont rien obtenu de leurs revendications. Quelques semaines auparavant, un écrivain était venu leur rendre visite : **Émile Zola**. L'homme avait pris des notes, visité les corons, il était même descendu dans la mine.

Anzin deviendra le Voreux de Germinal, cette mine où Étienne Lantier trouve un emploi après avoir été renvoyé des chemins de fer pour activités syndicales. Logé chez les Maheu, une famille de mineurs, il tombe amoureux de Catherine, la fille de Maheu. Le travail est rude, très mal payé, il réduit les ouvriers à la misère. Les conditions de sécurité ne sont pas respectées. La protestation gronde. Lantier prend tout naturellement la tête de la grève...

Il ne comprenait bien qu'une chose : le puits avalait des hommes par bouchées de vingt et de trente, et d'un coup de gosier si facile, qu'il semblait ne pas les sentir passer. Dès quatre heures, la descente des ouvriers commençait. Ils arrivaient de la baraque, pieds nus, la lampe à la main, attendant par petits groupes d'être en nombre suffisant. Sans un bruit, d'un jaillissement doux de bête nocturne, la cage de fer montait du noir, se calait sur les verrous, avec ses quatre étages contenant chacun deux berlines pleines de charbon. Des moulineurs, aux différents paliers, sortaient les berlines, les remplaçaient par d'autres, vides ou chargées à l'avance des bois de taille. Et c'était dans les berlines vides que s'empilaient les ouvriers, cinq par cinq, jusqu'à quarante d'un coup, lorsqu'ils tenaient toutes les cases. Un ordre partait du porte-voix, un beuglement sourd et indistinct, pendant qu'on tirait quatre fois la corde du signal d'en bas, "sonnant à la viande", pour prévenir de ce chargement de chair humaine. Puis, après un léger sursaut, la cage plongeait silencieuse, tombait comme une pierre, ne laissant derrière elle que la fuite vibrante du câble.

- C'est profond ? demanda Etienne à un mineur, qui attendait près de lui, l'air somnolent.

- Cinq cent cinquante-quatre mètres, répondit l'homme. Mais il y a quatre accrochages au-dessus, le premier à trois cent vingt.

Tous deux se turent, les yeux sur le câble qui remontait. Etienne reprit :

- Et quand ça casse ?

- Ah ! quand ça casse...

Le mineur acheva d'un geste. Son tour était arrivé, la cage avait reparu, de son mouvement aisé et sans fatigue. Il s'y accroupit avec des camarades, elle replongea, puis jaillit de nouveau au bout de quatre minutes à peine, pour engloutir une autre charge d'hommes. Pendant une demi-heure, le puits en dévora de la sorte, d'une gueule plus ou moins gloutonne, selon la profondeur de l'accrochage où ils descendaient, mais sans un arrêt, toujours affamé, de boyaux géants capables de digérer un peuple. Cela s'emplissait, s'emplissait encore, et les ténèbres restaient mortes, la cage montait du vide dans le même silence vorace.

Emile Zola, Germinal



2) L'assommoir

"Gervaise accepte d'accompagner son ami Coupeau dans un bistrot, L'Assommoir, tenu par le père Colombe. Elle découvre alors avec stupeur l'alambic qui sert à distiller l'alcool. Et elle se leva. Coupeau, qui approuvait vivement ses souhaits, était déjà debout, s'inquiétant de l'heure. Mais ils ne sortirent pas tout de suite ; elle eut la curiosité d'aller regarder, au fond, derrière la barrière de chêne, le grand alambic de cuivre rouge, qui fonctionnait sous le vitrage clair de la petite cour ; et le zingueur, qui l'avait suivie, lui expliqua comment ça marchait, indiquant du doigt les différentes pièces de l'appareil, montrant l'énorme cornue d'où tombait un filet limpide d'alcool.

L'alambic, avec ses récipients de forme étrange, ses enroulements sans fin de tuyaux, gardait une mine sombre ; pas une fumée ne s'échappait ; à peine entendait-on un souffle intérieur, un ronflement souterrain ; c'était comme une besogne de nuit faite en plein jour, par un travailleur morne, puissant et muet. Cependant, Mes-Bottes, accompagné de ses deux camarades, était venu s'accouder sur la barrière, en attendant qu'un coin du comptoir fût libre. Il avait un rire de poulie mal graissée, hochant la tête, les yeux attendris, fixés sur la machine à souler. Tonnerre de Dieu ! elle était bien gentille !

Il y avait, dans ce gros bedon de cuivre, de quoi se tenir le gosier au frais pendant huit jours. Lui, aurait voulu qu'on lui soudât le bout du serpent in entre les dents, pour sentir le vitriol encore chaud, l'emplir, lui descendre jusqu'aux talons, toujours, toujours, comme un petit ruisseau. Dame ! il ne se serait plus dérangé, ça aurait joliment remplacé les dés à coudre de ce roussin de père Colombe ! Et les camarades ricanaient, disaient que cet animal de Mes-Bottes avait un fichu grelot, tout de même. L'alambic, sourdement, sans une flamme, sans une gaieté dans les reflets éteints de ses cuivres, continuait, laissait couler sa sueur d'alcool, pareil à une source lente et entêtée, qui à la longue devait envahir la salle, se répandre sur les boulevards extérieurs, inonder le trou immense de Paris. Alors, Gervaise, prise d'un frisson, recula ; et elle tâchait de sourire, en murmurant : C'est bête, ça me fait froid, cette machine... la boisson me fait froid..."

Emile Zola, L'assommoir